

Modalités de communication en Transylvanie au XVIII^e siècle

OVIDIU GHITTA

Conçue à Vienne en tant qu'instrumentum regni, l'union s'avéra, dans le cas des Roumains, un instrument de la modernité.

Ovidiu Ghitta

Maître de conférence à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, auteur, entre autres, du vol. **Naşterea unei biserici. Biserica Greco-Catolică din Sătmar în primul ei secol de existenţă (1667-1761)** (La Naissance d'une Église. L'Église gréco-catholique de Sătmar durant son premier siècle d'existence, 1667-1761), 2001.

AVANT LE règne de l'empereur Léopold, les Roumains de Transylvanie avaient été réduits à l'état de sujets [...] et, en l'absence d'écoles, ils restèrent sans instruction ; maintenant, par la miséricorde divine et des empereurs de la Maison d'Autriche, les glorieux et les divins Léopold et Charles, et par la clémence et le souci de la bienheureuse Marie-Thérèse, impératrice et reine de Hongrie, cette nation est arrachée aux ténèbres de l'ignorance et commence petit à petit à se façonner [...] Sous l'empire de la Maison d'Autriche, tous les Roumains, qu'ils soient ecclésiastiques ou laïcs, jouissent de toutes les libertés, les immunités, les privilèges et les lois dont bénéficient les autres nations reçues, à moins qu'ils soient en communion avec l'Église de Rome.¹

Selon l'auteur de ces lignes, le moine-érudit Samuil Micu, l'entrée de la Transylvanie sous l'autorité des Habsbourg représenta pour les Roumains de la région une pierre angulaire et un tournant favorable. La nouvelle dynastie leur offrit un changement radical à la fois de leur condition juridique et de leur

état culturel. Non seulement ils accédèrent aux droits et aux libertés des couches privilégiées, mais ils sortirent également des ténèbres de l'inculture. Deux en sont aux yeux du loyaliste Samuil Micu les éléments essentiels, déterminants, les deux en accord avec son credo religieux et ses convictions culturelles : d'une part, l'union à l'Église de Rome, de l'autre, les écoles, qui ouvrirent leurs portes aux Roumains. Ces deux facteurs s'avèrent décisifs pour la métamorphose que ce peuple allait connaître tout au long du XVIII^e siècle. Fermement attaché à la conviction que l'éducation est la seule à pouvoir conduire à la naissance d'une société civilisée et que le progrès n'est possible que par la culture, le prolifique *Aufklärer* roumain estime que l'accès à l'instruction (conséquence directe de la nouvelle option confessionnelle des Roumains) leur permit graduellement de se ciseler et de s'éclaircir.

Je me propose dans ce qui suit de relever un aspect important dans l'histoire des Roumains de Transylvanie au XVIII^e siècle, siècle qui représenta pour eux un véritable tournant, avec des changements des plus importants. Mon attention porte surtout sur les voies de pénétration au sein des Roumains des principaux idées et courants culturels de l'époque, de même que des renseignements d'intérêt plus large. L'espace temporel cible est de presque un siècle, de 1701 à 1790, s'achevant par la mort de Joseph II, moment où le réformisme commença à reculer dans la principauté. L'accent sera mis sur la relation avec l'extérieur, afin de relever les filières par lesquelles les Roumains transylvains réussirent progressivement à prendre contact avec différents centres de la Monarchie habsbourgeoise ou d'ailleurs. Et, puisqu'il s'agit d'une communication culturelle, au sens le plus large, il est important de connaître non seulement les idées qui ont circulé, mais surtout qui les a diffusées et comment les Roumains s'en sont servi, à une époque de « solidarité spirituelle avec la civilisation, la culture et l'histoire occidentales, avec son style et sa conception de vie ».² Une époque d'affirmation de la sphère publique.³

Je commence par souligner le rôle essentiel de l'Église dans ce domaine. Ce qu'on peut aisément remarquer dans le cas des Roumains transylvains, c'est l'implication prépondérante des clercs dans l'échanges d'idées et la production culturelle avec l'extérieur de la principauté. Presque tout ce siècle durant, l'intellectualité roumaine fut formée de personnes ayant reçu une formation exclusivement théologique. L'importance des ecclésiastiques dans la vie intellectuelle reste d'ailleurs assez élevée au XVIII^e siècle, à l'échelle de toute la monarchie.⁴ Ce phénomène devient d'autant plus visible chez les Roumains, qui, du fait du cadre « constitutionnel » traditionnel local, manquait aussi bien d'une noblesse aux propensions intellectuelles que d'une bourgeoisie aux goûts et aux intérêts culturels.

Des deux Églises roumaines existant en Transylvanie – l'Église unie à Rome (ou catholique de rite grec) et l'Église orthodoxe –, la première se fit remarquer

par sa qualité d'intermédiaire dans les relations avec des systèmes de valeurs, des modèles institutionnels ou des courants idéologiques occidentaux, ainsi que par le fait de constituer un cadre de propagation des nouvelles idées. Placée, évidemment, sous la protection de la Cour viennoise, cette institution contribua à une renaissance spectaculaire des positions du catholicisme en Transylvanie après le rattachement de cette zone à la Monarchie habsbourgeoise. Comme Samuil Micu le remarquait bien, les membres de cette Église eurent la chance non seulement de faire partie des « fils de la patrie », c'est-à-dire de ceux qui avaient accès à des fonctions et à certains droits, mais aussi d'accéder au réseau catholique d'enseignement, qui se ramifiait vers Trnava, Vienne et Rome. Ceux qui réussirent à étudier dans de tels endroits – et qui étaient tous voués à une carrière sacerdotale – allaient devenir les principaux facteurs impliqués dans le dialogue culturel, les principales personnes entrées en contact avec des idées et des modèles de large circulation.

Tous les évêques de l'Église roumaine unie à Rome, à commencer par Ioan Giurgiu Patachi et jusqu'à Ioan Bob, ont parachevé leurs études théologiques en dehors de la Transylvanie. D'ailleurs la plupart de ceux qui ont bénéficié d'une bourse d'étude dans les milieux académiques catholiques de premier rang se sont par la suite fait remarquer en tant qu'ecclésiastiques, professeurs, traducteurs, auteurs de livres, missionnaires. Ils réussirent à établir des ponts avec la culture théologique, philosophique et historique occidentale, avec les courants qui agitaient les esprits dans le monde catholique. C'est ce qui conduisit à la naissance d'une élite cléricale unie,⁵ qui, soit par son activité pastorale et éducative, soit par son activisme politique ou son œuvre culturelle aux valences idéologiques indéniables, se situa dans le prolongement du programme issu de l'époque de l'union, qu'elle allait développer, nuancer et étayer.

Une première conséquence de ces expériences culturelles des Roumains – résultant aussi du contact avec le système de normes et valeurs de l'Église romaine – fut l'introduction progressive de nouvelles règles et institutions dans leur propre organisme ecclésiastique. À l'aide de tels agents, l'esprit régulateur de la Réforme catholique mise en place lors du Concile de Trente pénétra aussi dans le mécanisme de fonctionnement de l'Église unie. C'est sous l'évêque Inochentie Micu (1729-1751) que les premiers pas importants sont faits vers l'amélioration de l'organisation de l'éparchie, aussi bien au niveau central (où sont établies les compétences des vicaires généraux, la composition et les attributions du consistoire, alors qu'au temps de l'évêque Ioan Bob voit le jour le chapitre cathédral), qu'au niveau régional et local, où les archiprêtres et les prêtres commencent à s'impliquer dans le contrôle rigoureux et systématique des paroisses.⁶ Des efforts sont faits pour imposer une législation diocésaine unitaire, destinée à homogénéiser les formulations doctrinaires et les comportements collectifs, ainsi que les

pratiques institutionnelles et dévotionnelles ou la formation du clergé, à assainir les mœurs, éradiquer « les superstitions », améliorer l'administration ecclésiastique à tous les niveaux.

Un siècle durant après l'union à l'Église de Rome, l'Église catholique de rite grec de Transylvanie connut une évolution significative en tant que système institutionnel et comme cadre de communication. Sur ce dernier plan, celui de la communication, on doit signaler le rôle important joué par l'imprimerie fondée à Blaj (auprès du siège de l'éparchie), en 1747. Elle fut un instrument essentiel mis au service des politiques religieuses et culturelles promues par la hiérarchie ecclésiastique unie.⁷ Comme il s'agissait d'une imprimerie régie par l'Église, la production de livres était exclusivement centrée sur la littérature liturgique, catéchistique, homilétique, d'édification morale et de controverse religieuse, ainsi que sur la publication de manuels scolaires.⁸ Cette littérature était censée uniformiser la pratique liturgique dans les paroisses, offrir aux jeunes une éducation théologique, cultiver leur goût de prêcher et interpréter la parole de Dieu au sein du grand public. Très ancrée dans l'esprit du réformisme catholique, la littérature catéchistique et homilétique véhicula pendant les dernières décennies du siècle des thèmes propres aux Lumières, depuis le loyalisme envers l'État à l'émancipation de l'individu par la culture.⁹

Une autre initiative issue du même besoin de se rapporter à un modèle extérieur, de rendre l'Église gréco-catholique de Transylvanie compatible avec les règles de fonctionnement de l'Église de Rome fut la fondation à Blaj – au temps de l'épiscopat de Petru Pavel Aron (ancien étudiant du Collège Urbain de Propaganda Fide) – d'un centre roumain d'enseignement. Une école élémentaire et une école secondaire y ouvrirent leurs portes en 1754, de même qu'un séminaire théologique (un autre verra le jour auprès du monastère dédiée au culte de l'Annonciation).¹⁰ Ces établissements parvinrent assez vite à être fréquentés par plus de 300 élèves, alors que le corps enseignant était formé pour la plupart de clercs ayant fait leurs études dans les grands centres d'enseignement et de culture susmentionnés (Rome, Vienne et Trnava). C'est à partir de ce moment que la ville de Blaj commença à s'affirmer en tant que creuset de formation d'une élite roumaine, dans l'esprit des aspirations culturelles et politiques professées par le haut clergé uni, de son modèle dévotionnel et idéologique. Des idées et des valeurs culturelles que les clercs gréco-catholiques avaient rencontrées dans les grandes universités de l'empire ou à Rome commencèrent ainsi à être diffusées au sein de la jeunesse estudiantine roumaine de la principauté et se concrétiser dans des œuvres de théologie, philosophie, histoire et linguistique. Le réformisme catholique trouva dans les écoles de Blaj un cadre adéquat pour mettre en œuvre ses impératifs. Au temps de Marie-Thérèse et de Joseph II, ces établissements servirent aussi comme instruments de reproduction des idées des Lumières et

comme partie d'un système éducationnel toujours plus attentivement gouverné par des politiques d'État.¹¹

Un troisième établissement important qui commença à fonctionner au centre diocésain de Blaj – centre conçu par son fondateur, Inochentie Micu, en accord avec les exigences et les standards du monde catholique – fut la bibliothèque épiscopale, destinée à faciliter la communication culturelle. Enrichissant progressivement son fonds de livres grâce aux donateurs qui avaient fait leurs études à Rome, Vienne et Trnava, elle allait assez vite devenir une institution de référence dans le domaine. En 1777, par exemple, elle comptait déjà 884 volumes, dont dictionnaires, grammaires, littérature théologique catholique, traités de droit et de droit canonique, actes des conciles, ouvrages de controverse religieuse, écrits laïques, œuvres historiques.¹² Ouverte à tous les amateurs de lecture, cette bibliothèque eut une contribution essentielle à la transformation du siège diocésain en un lieu de l'érudition et de l'exégèse théologique, de stimulation de la création intellectuelle en général.¹³

LES EFFETS des expériences culturelles que les étudiants roumains vécurent au XVIII^e siècle en dehors de la principauté de Transylvanie deviennent tout aussi visibles à travers un autre registre que celui institutionnel (ayant, à son tour, des effets culturels à l'intérieur de la province). La création intellectuelle, qui regorge de thèmes, enjeux et significations, est un autre fruit de la rencontre avec les grandes idées véhiculées à cette époque.

Il s'agit d'abord de la littérature polémique, apparue dans le contexte du mouvement orthodoxe contestataire de 1744, dirigé contre l'union à l'Église de Rome¹⁴ ; cette action, qui est liée au nom de Visarion Sarai, moine serbe arrivée en Transylvanie de Karlowitz, dévoile un important canal de communication par lequel le discours qui a soulevé les villages contre l'union ecclésiastique s'est propagé de l'extérieur vers l'intérieur. Dans le milieu gréco-catholique roumain, ce mouvement contestataire orthodoxe stimula la réflexion et la méditation sur sa propre identité confessionnelle. L'ouvrage de Gherontie Cotore, paru en 1746 et dédié aux quatre articles de foi représentant les fondements de l'union des chrétiens orientaux avec l'Église de Rome est le fruit de cette action.¹⁵ La démonstration du sacerdoce roumain trahit une bonne familiarisation avec la littérature polémique de la Contre-Réforme, connue pendant les études effectuées à Trnava. Ce qui attire particulièrement l'attention dans ce texte, c'est que l'argument de la latinité des Roumains est inséré dans le discours qui cherche de légitimer le gréco-catholicisme en train de se forger. Cet argument pourrait être directement lié à l'idée de l'origine romaine des Roumains, dont l'évêque Inochentie Micu se servit dans son discours revendicatif en tant que thème de combat politique. Un autre thème véhiculé après le Concile de Trente concernait « le retour » des

Orientaux, par l'union, sous la juridiction du souverain pontife. Cotore superposa ces deux thèmes, formulant pour la première fois la conclusion à valeur idéologique selon laquelle l'union signifiait un double retour des Roumains vers Rome : dans leur qualité d'anciens fidèles de l'Église de Rome, d'une part, et de peuple de souche romaine, de l'autre.¹⁶ Le deuxième produit culturel polémique dû à la première génération de clercs formée dans les universités catholiques déjà mentionnées est *Floarea Adevărului* (La Fleur de la Vérité), ouvrage collectif paru en 1750. Conçu comme œuvre destinée à combattre les effets du discours orthodoxe au niveau paroissial et tracer la frontière entre le « schisme » et le gréco-catholicisme, ce livre tente d'expliquer les aspects doctrinaux de l'union. Les livres qui virent le jour à Blaj au milieu du XVIII^e siècle, censés éclaircir le clergé ordinaire et les communautés au sujet de l'union, révèlent que l'Église unie de Transylvanie disposait déjà d'une pléiade de théologiens, capables dans une situation de crise d'émettre un message subtilement argumenté sur la formule identitaire gréco-catholique.¹⁷ Formule dans laquelle, nonobstant l'accent qu'on mettait à ce moment sur la foi et sur l'idée du retour à Rome, la tradition ecclésiastique orientale n'avait rien perdu de son importance. Si, sous la pression des circonstances, la génération active au milieu du siècle avait concentré son tir polémique sur le discours contestataire orthodoxe et, y compris sur les aspects doctrinaux, la génération qui s'affirma vers la fin du siècle n'hésita pas à exprimer ses réserves à l'égard des tendances toujours plus manifestes d'intégration de l'Église roumaine dans l'Église catholique. Profondément influencée par les réverbérations de la politique josphine de soumission de l'Église au contrôle de l'État,¹⁸ cette nouvelle génération déplaça le centre de poids des débats sur l'identité vers des aspects institutionnels, rituels et de droit canonique. Petru Maior, par exemple, devenu à Vienne le partisan des théories gallicanes et fébronniennes, exprima dans son *Procanon* (ouvrage polémique rédigé en 1783, resté en manuscrit) un point de vue très critique à l'adresse du catholicisme romain, de la primauté et de l'infaillibilité du souverain pontife.¹⁹

Les jeunes Roumains qui faisaient leurs études à l'étranger ont résonné avec les courants de pensée (prisés surtout dans l'ambiance josphine) qui plaidaient pour la limitation du pouvoir du Saint-Siège par rapport aux hiérarchies ecclésiastiques locales. Ils se laissèrent aussi attirer par la dimension anti-jésuite du jansénisme et le revirement spirituel et moral que celui proposait,²⁰ et ne restèrent pas indifférents à son appel de revenir à l'esprit originaire du christianisme et éradiquer les superstitions et le bigotisme (ce qui était en parfait accord avec l'esprit des Lumières).

Les contacts culturels de ce genre ont encouragé les traductions en roumain des ouvrages considérés comme fondamentaux, tels les deux traductions de la *Bible*, effectuées au temps de l'épiscopat de Petru Pavel Aaron (1760-1761, restées

en manuscrit) et respectivement Samuil Micu (1795). Professeur pour un temps à Blaj, Samuil Micu est l'auteur d'un nombre impressionnant de traductions et traitements de textes, destinés à vulgariser au sein des Roumains les ouvrages et les idées de Christian Wolff, Friedrich Christian Baumeister ou Claude Fleury.²¹

Plusieurs de ces traductions et traitements de textes sont en relation directe avec les efforts de l'intellectualité roumaine de facture cléricale d'écrire l'histoire de son propre peuple et de son Église. La première impulsion en ce sens est venue de l'évêque Inochentie Micu, l'initiateur de la lutte politique visant l'élimination des barrières « constitutionnelles » dressées devant les Roumains de Transylvanie. À partir de 1735, un argument fondamental devient de plus en plus visible dans ses écrits : la latinité des Roumains et, par conséquent, leur qualité d'habitants les plus anciens de Transylvanie.²² Présente dans la littérature catholique et dans l'historiographie humaniste de Moldavie et de Valachie, l'idée de la romanité et de la continuité des Roumains dans l'espace de la Dacie romaine se transforma à partir d'Inochentie Micu en une idée politique, composante essentielle d'une idéologie nationale en train de se forger. L'évêque roumain ne fit que l'affirmer, la transmettre en tant que véritable legs culturel aux générations futures, qui allaient l'étayer par des preuves d'ordre historique ou philologique. Sous l'influence du baroque historiographique et de Ludovico Antonio Muratori, ces nouvelles générations en adoptent les principes méthodologiques et l'instrumentaire de spécialité,²³ réalisant les premières synthèses d'histoire « nationale » et histoire ecclésiastique (même si c'était plutôt à « l'antiquaire », de manière érudite²⁴). Ce n'est donc pas une simple curiosité intellectuelle qui a poussé Samuil Micu, Gheorghe Șincai et Petru Maior à s'engager dans l'effort de recherche. Illustrant l'idée que « les Lumières centre-européennes avaient développé une profonde compréhension du passé »²⁵ (et même des réseaux de communication entre les passionnés, quelle que fût leur origine), les clercs roumains ont approché l'étude de leur propre histoire, animés par le désir de poser les fondements d'un programme revendicatif, qui commençait peu à peu à se transformer en idéologie nationale.²⁶ Dans l'infrastructure de ce programme, l'argument historique se mariait de manière organique à celui philologique, à l'idée du « latinisme », de la pureté linguistique, qu'avaient, par exemple, développée Samuil Micu et Gheorghe Șincai dans *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* (1780). Par la combinaison entre les deux types d'arguments, l'idée de la romanité des Roumains et de leur continuité dans l'espace de l'ancienne Dacie est devenue un véritable pilier identitaire. La contribution de l'École transylvaine s'avère essentielle pour l'histoire du nationalisme roumain. Elle a identifié les deux repères fondamentaux de la future conscience communautaire moderne : l'espace (les territoires de l'intérieur et de l'extérieur des Carpates) et le temps (l'histoire).²⁷

Une discussion sur les modalités de communication au XVIII^e siècle, même si elle reste cantonnée à l'exemple des Roumains gréco-catholique, serait certainement susceptible de relever différents autres aspects. On connaît, par exemple, la contribution essentielle de Blaj – grâce à la cathédrale dressée dans cette ville d'après les plans de l'architecte Johann Martinelli ou aux xylogravures destinées à orner les livres religieux imprimés²⁸ – dans la pénétration du baroque dans l'art ecclésiastique roumain de Transylvanie. On sait ensuite que la présence des étudiants roumains à Rome a représenté pour eux non seulement une expérience de vie extraordinaire, mais, une fois de retour, une bonne occasion de transmettre régulièrement aux autorités roumaines des renseignements sur l'état de leur Église.²⁹ Réunir et étudier tous ces rapports signifie contribuer à une meilleure connaissance des informations qui circulaient entre Rome et la Transylvanie. Une autre direction de recherche pourrait viser le contenu des registres paroissiaux des dernières décennies du XVIII^e siècle, documents susceptibles de révéler la manière dont l'État s'est servi des canaux de communication de l'Église, afin de diffuser dans le territoire des directives d'intérêt plus large. L'importante masse documentaire résultant de différents types de conscriptions (fiscales, ecclésiastiques etc.) se prêterait à une analyse effectuée du point de vue de la circulation des idées et, surtout, des informations entre le centre et la province au XVIII^e siècle. Non en dernier lieu, il serait intéressant d'approfondir les mutations survenues dans la société roumaine sous la pression du réformisme impérial : la croissance lente du degré d'alphabétisation, l'implication progressive du clergé séculaire dans le circuit de la haute instruction professionnelle effectuée dans la capitale de la monarchie, de même que le renforcement et la dynamisation de l'élite laïque, suite à l'élargissement du corps de la petite noblesse, l'apparition de la couche des officiers et le développement de la classe des fonctionnaires provinciaux et centraux.³⁰ Ces modifications survenues sur le plan social constituaient autant d'indices de l'entrée graduelle du monde roumain, grâce à son élite, dans la zone active de la vie de l'État, dans le mécanisme que la Cour de Vienne avait mis en place pour remplacer les anciens modèles médiévaux.

De manière significative, en 1791, donc presque un siècle après les événements qui avaient directement affecté la société roumaine de Transylvanie, l'élite cléricale gréco-catholique (à côté de celle orthodoxe et des chefs du laïcat roumain) descendait dans l'arène du combat politique.³¹ Elle y apportait aussi bien l'esprit revendicatif de « la génération de l'union ecclésiastique avec Rome », que le fruit des acquis culturels majeurs réalisés entre temps. Conçue à Vienne en tant qu'*instrumentum regni*, l'union s'avéra, dans le cas des Roumains, un instrument de la modernité.



Notes

1. *Școala Ardeleană*, édition critique, notes, bibliographie et glossaire par Florea Fugaru, introduction par Dumitru Ghișe et Pompiliu Teodor, vol. I, Bucarest, 1983, p. 9-10.
2. A. Marino, *Pentru Europa. Integrarea României. Aspecte ideologice și culturale*, Iași, 1995, p. 157.
3. J. Van Horn Melton, *The Rise of the Public in Enlightenment Europe*, Cambridge, 2001, p. 1-17, 273-277.
4. R. J. W. Evans, *Austria, Hungary and the Habsburgs : Essays on Central Europe, c. 1683-1867*, Oxford, 2006, p. 50.
5. K. Hitchins, « An East European Elite in the Eighteenth Century : The Rumanian Uniate Hierarchy », in *The Rich, the Well Born, and the Powerful*, éd. F. Cople Jaher, Urbana-Chicago-Londres, 1973, p. 143-153.
6. G.-M. Miron, « ... poruncește, scoale-te, du-te, propoveduește ». *Biserica greco-catolică din Transilvania. Cler și enoriași (1697-1782)*, Cluj-Napoca, 2004, p. 65-145 ; D. Dumitran, *Un timp al reformelor. Biserica Greco-Catolică din Transilvania sub conducerea episcopului Ioan Bob (1782-1830)*, Cluj-Napoca, 2007, p. 222-339.
7. G. Mircea, *Tipografia din Blaj în anii 1747-1830*, préface par I. Mârza, postface par G. T. Rustoiu, Alba Iulia, 2008.
8. E. Mârza et A. Rus, *Bibliografia cărților blăjene de la începuturile tipografiei până la anul 1948*, Blaj, 2004, passim. Pour le contrôle que l'Église exerçait sur l'imprimerie voir C. Hesse, « Print Culture in the Enlightenment », in *The Enlightenment World*, éd. M. Fitzpatrick, P. Jones, C. Knellwolf et I. McCalman, Londres, 2004, p. 368 ; P. Burke, *Mass-media. O istorie socială. De la Gutenberg la internet*, trad., Iași, 2005, p. 76-100.
9. En ce qui concerne la littérature homilétique, voir P. Teodor, *Sub semnul Luminilor. Samuil Micu*, Cluj-Napoca, 2000, p. 270-285.
10. I. Mârza, *Școală și națiune (Școlile din Blaj în epoca renașterii naționale)*, Cluj-Napoca, 1987, p. 47-79.
11. G. Parry, « Education and the Reproduction of the Enlightenment », in *The Enlightenment World*, p. 217.
12. Teodor, *Sub semnul Luminilor*, p. 79-80 ; L. Stanciu, *Iluminism central-european. Școala Ardeleană*, Cluj-Napoca, 2010, p. 59.
13. P. Teodor, « Reformă catolică și Aufklärung în epoca Luminilor la românii din Transilvania. Liniile generale ale problemei », in *Spiritualitate transilvană și istorie europeană*, éd. I. Mârza et A. Dumitran, Alba Iulia, 1999, p. 174.
14. K. Hitchins, « Religious Tradition and National Consciousness Among the Romanians of Transylvania, 1730-1780 », in *Harvard Ukrainian Studies*, vol. X, n° 3-4, 1986, p. 545-556.
15. Gherontie Cotore, *Despre articulusurile ceale de price (Sâmbăta Mare-1746)*, Alba Iulia, 2000, p. 31-91.

16. *Ibid.*, p. 88-90. L'interprétation chez D. Popovici, *La Littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945, p. 186-187 ; I. Z. Tóth, *Primul secol al naționalismului românesc ardelean 1697-1792*, trad., Bucarest, 2001, p. 190-194 ; Hitchins, « Religious Tradition », p. 554-555 ; S. Mitu, *Geneza identității naționale la românii ardeleni*, Bucarest, 1997, p. 377.
17. P. Teodor, « The Confessional Identity of the Transylvanian Greek Catholic Church », in *Confessional Identity in East-Central Europe*, éds. M. Crăciun, O. Ghitta et G. Murdock, Ashgate, 2002, p. 174-180 ; C. Ghișa, *Biserica Greco-Catolică din Transilvania, 1700-1850. Elaborarea discursului identitar*, Cluj-Napoca, 2006, p. 31-45, 261-264.
18. E. Garms-Cornides, « Roma e Vienna nell'età delle riforme », in *Storia religiosa dell'Austria*, éds. F. Citterio et L. Vaccaro, Milan, 1997, p. 313-341 ; D. Beales, *Enlightenment and Reform in Eighteenth-Century Europe*, Londres-New York, 2005, p. 207-256.
19. Popovici, p. 106-108 ; L. Blaga, *Opere*, vol. 12, *Gândirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1995, p. 148-156 ; P. Teodor, *Interferențe iluministe europene*, Cluj-Napoca, 1984, p. 86.
20. T. Munck, *The Enlightenment: A Comparative Social History 1721-1794*, Londres, 2000, p. 36.
21. Teodor, *Sub semnul Luminilor*, p. 248-285.
22. Tóth, p. 94-104 ; K. Hitchins, « Religia și conștiința națională românească în Transilvania în secolul XVIII », in *Conștiință națională și acțiune politică la românii din Transilvania*, éd. P. Teodor, vol. I (1700-1868), Cluj-Napoca, 1987, p. 36-41.
23. Teodor, *Interferențe*, p. 105-119, 132-156.
24. Les traits de l'historiographie des Lumières, chez J. K. Wright, « Historical Writing in the Enlightenment World », in *The Enlightenment World*, p. 207-217.
25. Evans, p. 66.
26. Tóth, p. 355-383 ; Teodor, *Sub semnul Luminilor*, p. 138-152, 179-193.
27. Tóth, p. 385.
28. C. Tatai-Baltă, *Gravorii în lemn de la Blaj*, Blaj, 1995, p. 21-43.
29. I. Dumitriu-Snagov, *Românii în arhivele Romei (secolul XVIII)*, Cluj-Napoca, 1999, p. 173-176, 229-233, 237, 245-249, 255-257, 277-279, 289-291, 293-295, 321-323, 333-335, 339-341, 355-357, 397, 399, 415-417, 481-483, 521, 547, 551-553, 555, 569-585.
30. Tóth, p. 273-302, 316-324, 335-355 ; R. Câmpeanu, *Elitele românești din Transilvania veacului al XVIII-lea*, Cluj-Napoca, 2000, p. 78-117, 284-350 ; G. Miron, « Școală și identitate confesională. Instituționalizarea școlară în eparhia unită de Alba Iulia-Făgăraș în secolul al XVIII-lea », *Cultura creștină* (Blaj), V, n° 1-2, 2002, p. 173-184.
31. D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum. Din istoria formării națiunii române*, édition révisée et augmentée, Bucarest, 1984, p. 44-94 ; L. Gyémánt, *Mișcarea națională a românilor din Transilvania 1790-1848*, Bucarest, 1986, p. 49-60.

Abstract

Means of Communication in 18th Century Transylvania

This essay aims at highlighting one of the most important aspects of the history of the Romanians from Transylvania during the 18th century. The main emphasis is placed on the understanding of the channels through which the Romanians became acquainted with contemporary cultural ideas and trends, in the timeframe between 1701 and 1790. Particular attention would be given to the relationship with the outside world, to the networks which made Romanians from the principality become familiar with cultural and educational centers located either in various places of the Habsburg Monarchy or even outside its territory. Since the main goal of this analytical attempt is cultural communication, not only the kind of ideas and their propagators are brought to the light, but also the way these ideas were adopted and used. The process of cultural communication with the outer world and the cultural production highly benefited from the involvement of the clerical elite. Of the two Romanian churches functioning in Transylvania—the Uniate (Greek-Catholic church) and the Orthodox one—the former distinguished itself by the assumed role of mediating contacts with cultural value systems, institutional models and set of ideas common to Western Europe. The essay therefore highlights the impact of new ideas at institutional level (ecclesiastical organization, educational network, printing houses, libraries) and in the field of cultural production (homiletic literature, works on religious debates, historiography, and philology).

Keywords

Enlightenment, cultural communication, public sphere, education, historiography, ideology